

PASCAL CRIBIER

Défricheur de perspectives

Dans son jardin où tout n'est qu'affinités, humaines et végétales, Pascal Cribier sculpte la nature sous la lame du climat. Bricoleur savant, botaniste des émotions, il ordonne le paysage avec humilité. Une parole rare.

Perspective Pioneer

Pascal Cribier's garden is built on affinities, human and plant. He is a sculptor of nature, the climate is his chisel. Erudite handy-man, botanist of emotions, he orders the landscape with humility. A rare interview.

Par / By Dany Sautot

LES GAMMES D'UN JARDINIER A GARDENER'S PARTITIONS

L'anticyclone s'étend, s'élargit davantage encore. La pluie annoncée ne tombera pas. Les jeunes plants mis en pleine terre hier dans le jardin de Normandie seront donc arrosés dès demain. Intuitif, rapide, sans concessions à l'exception de celles suggérées par ses amis les plus proches, Pascal Cribier ordonne temps et lieux en superpositions végétales. Ses édifices s'appuient sur des structures assemblées dès l'enfance. Comment ne pas être tenté par l'image des racines? La vitesse en est une, puisque, champion de kart, il courait les circuits à travers l'Europe. S'il évoque aujourd'hui celui de Monthéry, ça n'est pas pour les courses mais pour sa prise de conscience écologique. Il a alors 14 ans. Les voitures sont clouées au sol par une purée de pois qui recouvre l'Ile-de-France. Un tour de piste de reconnaissance est tout de même décidé, la chaleur qui s'échappe des pots d'échappement et des moteurs parvient à pulvériser le brouillard. Le départ peut donc être donné. Une fois la course achevée, le brouillard se reformera immédiatement.

Esquivant la question rituelle des influences, Pascal Cribier préfère parler de ses rencontres. Celle d'Éric Choquet, qui l'ouvre à un monde différent et l'incite à d'autres défis. Il a 18 ans. Il deviendra architecte. Le hasard de la bande FM lui fait découvrir *La Nuit transfigurée*, de Schoenberg, retransmise sur France Musique. Il sera immédiatement fou de musique, à laquelle il aime ajouter le qualificatif de « savante ». Il y a aussi Robert Morel, merveilleux jardinier et fabuleux observateur. À leurs côtés, dans le jardin de Normandie, il retiendra les gestes du jardinier – dessoucheur, élagueur, planteur. Son diplôme d'architecte obtenu, il travaille dès le lendemain dans la pépinière d'Édouard d'Avdeew. Il gardera en mémoire certains arrivages de Belgique quand, en plein hiver, la bâche soulevée de la remorque libérait les parfums étourdissants et inconnus des hamamélis en fleurs. Ami attentif rencontré à l'université, Patrick Écoutin met fin à cette parenthèse de deux ans. Son reproche est cinglant : six ans d'études payées par l'État gâchées à vendre des plantes ; en plus, en occupant la place de quelqu'un d'autre.

Les chantiers débutent. Les amitiés s'affirment. Avec Patrick Écoutin¹, urbaniste qui, toujours, prend le temps de sillonner à bicyclette campagnes et zones urbaines à la rencontre des gens, à la recherche d'indices aussi. Avec Jean-Marie David, « ingénieur

généraliste » qui décrypte la géologie du territoire jusqu'à la reproduction des coccinelles. Avec Monique Mosser, historienne de l'architecture et des jardins, ingénieure au CNRS, professeur à l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles. Son analyse des enjeux contemporains du jardin et du paysage, en termes de responsabilité sociale et écologique, participera étroitement des choix engagés de Pascal Cribier².

À défaut de références, il avoue volontiers ses admirations. Allant jusqu'à comparer le génie botanique de Patrick Blanc et le génie musical de Kent Nagano. Le premier a répertorié mentalement des milliers de plantes ; le second est capable de diriger un orchestre sans partitions. Des phénomènes qui échappent à l'analyse rationnelle comme ces temps très courts où la plante révèle les forces surprenantes qui l'animent. Celle de la branche qu'il élague et qui, à cause d'une brise soudaine, manque de lui arracher le bras tant sa puissance est surmultipliée. Celle de la vitesse à laquelle un bourgeon devient pourpre dès que les jours rallongent au début de l'hiver, avant d'exploser aux prémices du printemps.

L'une des obsessions de Pascal Cribier est bien de rendre sensible le passage du temps, de montrer ses contractions pour en saisir l'émotion. Temps superposés qui parlent de naissance, de vie, de mort, de régénération. Bien loin de « l'éternel printemps » des images produites par les cabinets d'architecture ou de paysagisme pour vendre un monde supposé idéal. Il rappelle aussi que la durée de vie du jardin dépend de l'imprévisible, de rebondissements inattendus. De tempêtes, sécheresses prolongées, précipitations violentes, gels tardifs. De la présence, dissimulée par le sol, de larves d'otiorhynques gourmands qui rongent le collet et les grosses racines des arbres ; de l'armillaire aussi, champignon dont les filaments tissent sur des kilomètres carrés des peaux souterraines qui, s'infiltrant entre l'aubier et l'écorce des arbres et des arbustes, les condamnent à une mort subite en bloquant le parcours de la sève.

Pascal Cribier fuit les réunions. Peut-être déteste-t-il refaire le monde loin du monde. Dessiner un jardin entre quatre murs. Il lui faut effectuer les allers-retours sur le terrain pour piqueter, jalonner, marquer au sol. Éprouver les trajectoires des vents



Jardin/garden: Varengeville-sur-Mer (Seine-Maritime) – récupération de semis de bouleaux dans la friche de Jean-Louis Dantec, élagage régulier/recovery of birch seedlings in the fallow land belonging to Jean-Louis Dantec, regular pruning. Projet/project 1990 – Photo 2008

et du soleil. Écouter les ruissellements de l'eau, comprendre leurs cheminements. Alors, le schéma prend forme, les limites s'imposent, au centimètre près, entre horizons et verticalités, les lignes au tracé végétal dévoilent, révèlent, dissimulent, d'un jour à l'autre, d'une saison à l'autre.

Peut-être doit-il à l'écoute passionnée des *Gurrelieder* de Schoenberg – dont il conserve amoureusement toutes les versions enregistrées – sa compréhension des temporalités. Peut-être aussi leurs vertiges structurés l'ont-ils guidé dans son appréhension, dans son intelligence de l'espace. *L'hortus conclusus* auquel le compositeur André Boucourechliev³ compare la mort du genre symphonique permettrait alors d'envisager un jardin différent, libéré du style, où les temps, les lieux et les végétaux diraient l'époque contemporaine.

1 Patrick Écoutin est surtout l'une des personnalités avec laquelle Pascal Cribier fonctionne en affinités depuis 1981, date d'une étude qu'ils ont réalisée sur le paysage cauchois.

2 *Le Jardin contemporain. Renouveau, expériences et enjeux*, de Hervé Brunon et Monique Mosser, éditions Scala, 2006, réédition 2011.

3 In *Le Langage musical*, d'André Boucourechliev, cité dans *Itinéraires d'un jardinier*, de Pascal Cribier, éditions Xavier Barral, 2009, p. 124-125.

The anticyclone stretches out, gets larger still. The forecast rain does not come. The young plants put deep in the soil yesterday in the Normandy garden will therefore be watered as of tomorrow.

Intuitive, quick, uncompromising with the exception of the suggestions of his closest friends, Pascal Cribier orders time and space into superposed plants. His creations are based on structures put together since childhood. How could we not be tempted to use the image of roots? Speed is one root, when as a go-cart champion, he competed on circuits across Europe. Of today, he speaks about the Monthéry circuit, it is not for its races but for the memory of his first awareness of the environment. He was 14 then. Cars were immobilized due to the murky fog hanging over the Paris region. Even so, a reconnaissance lap was decided, and the heat from the exhausts and the engines managed to lift the fog. The race was then able to start. Once over, the fog fell back down immediately.

Avoiding the usual question of influences, he prefers to talk about his encounters. Eric Choquet showed him a different world and encouraged him to take up new challenges. Pascal Cribier was 18. He was to become an architect. By chance, he discovered *Verklärte Nacht*, by Schoenberg, broadcast on the radio station France Musique. He immediately fell under the spell of music that he likes to call "learned". He also speaks of Robert Morel, the wonderful gardener and fabulous observer. With them,

in the Normandy garden, he learned the actions of gardening, uprooting, pruning and planting. When he obtained his diploma in architecture, he started work the next day in Édouard d'Avdeew's nursery. He remembers some arrivals from Belgium when, in the middle of winter, the trailer's lifted tarpaulin freed dizzying and unknown scents of flowering witch hazel. Patrick Écoutin, an attentive friend from university, brought this two-year interlude to an end. His criticism was scathing: six years of study paid by the state, wasted selling plants, and furthermore taking up a job better suited to someone else.

The work started here. Friendships were sealed. With Patrick Écoutin¹, the urban planner who always takes the time to travel through the countryside and urban areas by bicycle, to meet people and look for clues. With Jean-Marie David, versatile engineer who deciphers the mysteries of the land, including the reproductive process of ladybugs. With Monique Mosser, historian of architecture and gardens, engineer at the French scientific research center CNRS, professor at the École Nationale Supérieure d'Architecture in Versailles. Her analysis of contemporary challenges for gardens and landscapes in terms of social and environmental responsibility closely influenced the decisions made by Pascal Cribier².

For lack of role models, he gladly presents those he admires, going so far as comparing the botanical genius of Patrick Blanc and the musical genius of Kent Nagano. The former for having mentally listed thousands of plants,

the latter for being able to conduct without a score. Phenomena that elude rational analysis like the very short time in which a plant reveals the surprising forces driving it. The force of a branch that he prunes and which, during a sudden gust of wind, almost rips off his arm with enormous power. That of the speed with which a bud becomes purple as soon as the days get longer at the beginning of winter, before exploding at the start of spring.

One of Pascal Cribier's obsessions is to make the passing of time palpable, to show its contractions and seize its emotion. Superimposed times that evoke birth, life, death, rebirth. A far cry from the "eternal spring" of images produced by architecture and landscaping firms to sell a supposedly ideal world. He also reminds us that a garden's lifespan depends on the unforeseeable, on unexpected developments. Storms, long periods of drought, violent rain, late frost. Of the presence, hidden in the soil, of the larvae of greedy otiorhynchids who eat away the neck and large roots of trees, of armillaria too, a fungus with filaments woven over kilometres underground that infiltrate between the sapwood and bark of trees and shrubs, blocking the path of the sap and leading to the tree's sudden death.

Pascal Cribier avoids meetings. Perhaps he hates discussing down-to-earth issues far from the soil. Designing a garden indoors. He has to make return journeys to the land to stake it out, make markings in the soil. To feel the routes of the winds and the sun. To listen to the water running, to understand its course. This is how the design comes into being, the limits set themselves, to the nearest centimetre, between horizons and vertical lines, the lines with a vegetal trajectory unveiling, revealing, concealing, from one day to the next, from one season to the next.

Perhaps he owes his understanding of temporality to his enthusiasm for Schoenberg's *Gurre-Lieder* all of whose recording he lovingly collects. Perhaps their structured giddiness guided him in his grasp, his intelligence of space. The *hortus conclusus* to which André Boucourechliev³ compares the death of the symphony could be used to envisage a different garden, freed from style, where time, space and plants dictate the contemporary era.

1 The urban planner Patrick Écoutin is above all one of the professionals with whom I have worked closely since 1981, when we conducted a study on the landscape in the Pays de Caux, Normandy.

2 Hervé Brunon, Monique Mosser, *Le Jardin contemporain. Renouveau, expériences et enjeux*, Editions Scala, 2006, new edition in 2011.

3 André Boucourechliev, passages from *Le Langage musical* quoted in *Pascal Cribier, Itinéraires d'un jardinier*, Editions Xavier Barral, 2009, p. 124-125.

NATURE, JARDIN, PAYSAGE



NATURE, GARDEN, LANDSCAPE

Où il est bien sûr question de végétal. D'absence ou de présence d'humain. De spontanéité, d'artifice, d'efficacité. Trois termes qui ont du mal à cohabiter chacun dans sa spécificité, tant ils entretiennent – entre eux – des relations rendues ambiguës par des expressions courantes telles que « jardin naturel »¹ ou « paysage jardiné ». D'aucuns affirment que cette séparation des genres est philosophiquement indéfendable, qu'elle ne peut en aucun cas se prévaloir d'une théorie conceptuelle. Trois termes pourtant qui nomment trois intentions clairement exprimées et dissociées les unes des autres dans l'œuvre de Pascal Cribier.

« Le jardin est artificiellement réglé pour le plaisir » ai-je écrit² à propos de mon travail à Motu Tané (Bora-Bora, Polynésie française). Nul besoin d'être efficace ou performant à la différence du paysage, territoire dédié à la production, aux échanges, à la rapidité. Industriels ou ruraux, les paysages affichent d'emblée leur vocation économique, affirment des volontés politiques, témoignent de décisions administratives – du château d'eau à l'éolienne, des placards publicitaires à l'éclairage public.

Je ne connais personne qui m'ait dit un jour : « En faisant mon jardin, j'ai voulu donner l'impression qu'il est plus petit qu'en réalité. » Dans toute l'histoire des jardins, de Versailles aux potées de bonsaïs, tout le monde essaye d'agrandir l'espace, de donner l'illusion qu'il est plus vaste. C'est exactement l'inverse dans le paysage, où les distances sont toujours raccourcies.

Quant à la nature, l'ère industrielle s'est chargée de la faire disparaître ; rares sont les territoires indemnes d'altérations et de modifications. En ville, elle apparaît furtivement dans la plante qui se ressème, se faufile dans l'interstice d'un mur, s'accroche à l'aplomb d'une gouttière, sort d'une grille de trottoir...³ Oiseaux, vents, semelles, pneus, hamburgers⁴... se chargent de transporter les graines d'un lieu à un autre, d'un continent à un autre.

À Larchant (Seine-et-Marne), l'un des trop rares endroits où je suis intervenu et que je peux qualifier de milieu naturel, il n'est pas

In which it is naturally a question of plants. Of the absence or of presence of human beings. Of spontaneity, devices, efficiency. These three terms struggle to coexist each in their own specific way, as between them they have relationships that are made ambiguous due to popular expressions such as "wild or natural garden" or "gardened landscape". Some say that this separation is philosophically indefensible, that it may under no circumstances claim to have a conceptual theory. These three terms, however, designate three clearly expressed intentions, dissociated from each other in Pascal Cribier's work.

"Gardens are artificially organized for pleasure", I wrote² about my work in Motu Tane (Bora Bora, French Polynesia). There is no need for efficiency or performance, unlike a landscape, land devoted to production, to exchanges, to rapidity. Landscapes, whether industrial or rural, clearly display their economic vocation, assert political desires and bear witness to administrative decisions – from the water tower to the wind turbine, from advertising billboards to public lighting.

No-one has ever said to me, "When I did my garden, I wanted to give the impression that it was smaller than it really is." In the entire history of gardens, from Versailles to potted bonsai, everyone tries to make the space larger, to give the impression that it is bigger than it is. It is exactly the opposite in the landscape, where distances are always shortened.

As for nature, the industrial era has succeeded in making it disappear. Land that is free of alterations and modifications is rare. In cities, nature appears furtively in a plant that reseeds itself, that weaves its way in a crack in the wall, secures itself onto the gutter base, springs out of a grid, etc.³ Birds, wind, shoes, tires and hamburgers⁴ all transport seeds from one place to another, from one continent to another.

In Larchant (Seine-et-Marne), one of the too few places I worked in and that I can call a natural environment, it is not rare to find plants whose seeds come from the landing gear of airplanes arriving in Orly.

Nature : Méry-sur-Oise (Val-d'Oise) – plantes impulsives dans le bosquet de la minéralisation/impulsive plants in the mineralization grove:

- Saules, laiterons, épervières, catopodes/willows, sow-thistles, hawkweed, catopodes.

- Des alismas (plantées à des centaines de mètres de là) colonisent les anfractuosités immergées des roches/water plantains [planted hundreds of meters from there] colonize the immersed crevices of the rocks.

Projet/project 1996 – Photos 2004 et 2008



Nature : Larchant (Seine-et-Marne) – création de la réserve naturelle par les propriétaires, 1988/Creation, by the owners, of the natural reserve, 1988. Projet/project 1985 – Photo 2007



Jardin/garden : Paris, Espace Electra. Projet/project 2008 – Photo 2008



Paysage/landscape : Larchant (Seine-et-Marne) – création des berges accessibles pour l'exploitation de peupliers/creation of accessible banks for the poplar plantation. Projet/project 1985 – Photo 2007

1 La notion de « jardin naturel » apparaît en Allemagne peu avant la Seconde Guerre mondiale avec, en particulier, les travaux du botaniste, pépiniériste et philosophe Karl Foerster [1874-1970] qui sera le premier à élever les graminées au rang de plantes ornementales.

2 Il sera souvent fait référence aux textes parus dans *Itinéraires d'un jardinier*, de Pascal Cribier, éditions Xavier Barral, 2009.

3 À ce sujet : *Plantes urbaines*, de François Couplan, éd. Sang de la Terre, 2010.

4 Nombre de graines de tomate germent à proximité des établissements de restauration rapide.

1 The notion of "wild gardens" emerged in Germany shortly before World War II, in particular, with the work of the botanist, nurseryman and philosopher Karl Foerster [1874-1970], who was the first to grow grasses alongside ornamental plants.

2 Reference will often be made to the texts published in *Pascal Cribier, Itinéraires d'un jardinier*, Editions Xavier Barral, 2009.

3 On this subject: François Couplan, *Plantes urbaines*, Ed. Sang de la Terre, 2010.

4 A number of tomato seeds germinates close to fast food restaurants.



rare de découvrir des plantes dont les graines proviennent des trains d'atterrissage des avions descendant vers Orly.

Avec Marc Jeanson⁵, nous partageons le même propos considérant que l'homme s'exclut de la nature à partir de l'époque industrielle, quand il commence à détruire les écosystèmes à coups de chimies et de machines.

La problématique du passage de la nature au paysage a été de ménager des chemins dans l'impraticable. Difficile d'imaginer qu'au XVIII^e siècle, la place de la Concorde n'était qu'une vaste zone régulièrement inondée et que le territoire français tenait davantage du marécage que de plaines céréalières, de pacages ou de vignes bien ordonnés. Des chemins, donc, pour marcher et « gagner du terrain » où cultiver, s'abriter, posséder aussi. Puis les chemins ont été élargis afin d'y faire passer des charrués et « gagner du temps », avant qu'au nom du chemin de fer, montagnes et collines ne soient percées de tunnels, et que les autoroutes, boulevards périphériques et autres rocade ne s'offrent au culte de l'automobile. Toutes ces infrastructures induisent un nomadisme particulier, fait d'allers-retours répétés entre l'habitat et le lieu de production. Trajets quotidiens effectués sur des dizaines de kilomètres, en train, en voiture ou en métro. Déplacements qui, à l'époque des trente glorieuses, allaient de pair avec une « valeur sociale supplémentaire » : « *Je travaille à Paris mais je suis propriétaire d'un pavillon...* » Le déplacement dans les airs était, quant à lui, l'expression de la réussite exemplaire signifiée par la question rituelle : « *Travaillez-vous pour l'étranger ?* »

Marc Jeanson⁵ and I share the opinion that mankind excluded itself from nature as of the industrial revolution, when it began to destroy ecosystems through chemistry and machinery.

Originally, the issue of going from nature to landscape involved adding pathways to impassable areas. It is difficult to imagine the Place de la Concorde in the 17th century as a large, regularly flooded area and that most of France was marshland rather than grain fields, pastures and orderly vineyards. Pathways used for walking and “gaining ground” for cultivation, shelter and also for possession. Then these paths were widened to make room for plows and “saving time” before, in the name of railways, mountains and hillsides were pierced with tunnels, and motorways, beltways and other ring roads worshiped the motor vehicle. All this infrastructure brings about a particular kind of nomadism, made of repeated return trips between where we live and where we work. Daily commutes made over dozens of kilometres, by train, car or subway. Trips which, at the time of the post-war economic boom in France, went hand in hand with an “additional social value”: “I work in Paris but I own a house in the suburbs”. Air travel was a sign of exemplary success, qualified by the ritually asked question: “do you work for a foreign country?” The end of economic prosperity knocked these illusions of socially improved standards of living into the abyss of difficulties, the stress caused by constant commuting and the growing insecurity of jobs increasingly farther from

Jardin/garden: Motu Tané [Bora-Bora, Polynésie française/French Polynesia] – transplantation de 1100 cocotiers adultes achetés dans une plantation abandonnée/transplantation of 1100 adult coconut palms purchased from an abandoned plantation. Projet/project 2001 – Photo 2003

La fin de la prospérité économique allait précipiter les illusions de ce mieux-être social dans l'abîme des difficultés, du stress engendré par les transports répétés et de la précarité du travail – toujours plus éloigné. Un rappel peut-être de la condition sous-prolétarienne qui voulait que le travailleur soit toujours prêt à passer d'un chantier à un autre, d'une entreprise à une autre ?

DU JARDIN PRIVÉ AU JARDIN PUBLIC

L'un des architectes que j'admire le plus, Glenn Murcutt, est resté chez lui, en Australie, où il a réalisé des chefs-d'œuvre. Je constate régulièrement que les plus beaux jardins sont faits par ceux qui y vivent. Jardinier, je perçois toujours, dans la minute, si le jardin dans lequel je pénètre pour la première fois s'inscrit dans une relation amoureuse avec le lieu. Un sentiment de présence ou d'absence.

Le jardin privé concentre le temps et les passions. Ses limites dessinent un territoire de grande liberté, ouvert à la fulgurance – terme qui définit au plus près ce que j'aime dans mon métier. Les vrais jardiniers sont des gens fulgurants, capables de prendre des décisions instantanées en fonction de toutes les émotions accumulées lors des saisons et des expériences précédentes.

Certains me reprochent d'intervenir dans les jardins privés. Un peu comme si j'y vendais mon âme au diable. Or, ce sont des lieux d'une extrême souplesse, où le dialogue direct avec le maître d'ouvrage permet de faire évoluer les choses rapidement. C'est aussi la raison pour laquelle je ne travaille

home. Perhaps this is a reminder of the sub-proletarian condition that wanted workers to be ever willing to move from one site to another, from one company to another?

FROM PRIVATE GARDENS TO PUBLIC GARDENS

One of the architects I admire the most, Glenn Murcutt, stayed at home, in Australia, where he created masterpieces. I regularly observe that the most beautiful gardens are created by local people. As a gardener, I always notice immediately whether the garden that I am setting foot in for the first time is part of a love affair with the place. A feeling of presence or absence.

Private gardens concentrate time and passion. Their limits mark out a place of great freedom, open to dazzling ephemerality – a term which best describes what I love about my profession. Real gardeners are extremely intense people who can make instant decisions based on the accumulation of all the emotions felt during past seasons or experience.

Some criticize me for working in private gardens. As if I've sold my soul to the devil. Yet these places are extremely flexible, and the direct dialogue with the client leads to rapid progress. It is also why I only work with people who are ready to commit to what I propose immediately. Unlike public gardens, fantastically stimulating places but in which each action must be recorded and approved by various commissions, often resulting in the absence of risk-taking and the obligation of immediate results. A newly planted

⁵ Biologiste, botaniste, spécialiste des palmiers au jardin botanique du Bronx, à New York.

⁵ Biologist, botanist, specialist of palm trees at the Bronx Botanical Gardens in New York.

qu'avec et pour des gens prêts à s'engager immédiatement dans ce que je leur propose. Au contraire du jardin public, lieu formidablement excitant mais où chaque geste doit avoir été consigné, approuvé devant différentes commissions. Où la prise de risque est souvent absente. Et l'obligation de résultat immédiate. Un arbuste nouvellement planté reste chétif une année? Il est fréquemment recommandé de l'arracher et de le remplacer par un autre.

Le problème de l'élaboration du jardin public repose sur un malentendu qui veut que ses procédures de réalisation soient calquées sur celles de l'architecture. La précision du plan peut se calculer au millimètre près pour l'aménagement de la structure du jardin, mais elle ne peut prendre en compte le caractère aléatoire d'une plantation, la silhouette d'un arbre prévu à un endroit X et qui se révélera à sa place à un endroit Y. En fin de chantier, un plan de récolement des plantations est inimaginable, même en admettant qu'il soit fidèle à la réalité, il n'aura aucune valeur pérenne. Si je m'évertue à pacifier la coexistence des plantes entre elles, mon influence s'arrête dès lors qu'un coup de vent un peu plus fort que prévu décapite un arbre ou qu'un coup de gel tardif fait choir les fleurs des viornes.

Le débat entre jardin privé et jardin public ne m'intéresse pas. Je préfère évoquer ici leur complémentarité et considérer le jardin privé comme un terrain d'expériences dont profitent mes réalisations pour le public.

Difficile de mentir dans le jardin. Même les barrières sociales ne résistent pas dans ces enclos où les plantes provoquent une extrême attention de la part des gens qui en partagent le goût, quel que soit leur statut. Les gens peuvent dire «*je n'aime pas les forsythias*» ou «*je hais le mauve*». Jamais ils n'oseront claironner «*je n'aime pas Fabrice Hyber*». C'est une vraie liberté. Dans un jardin, le dialogue est immédiat, échange rapide émaillé d'expériences heureuses ou malheureuses, de conseils, de noms latins dans ce seul langage universel qui permet, grâce au génie de Linné, de nommer les plantes en deux mots. Des noms dont la lecture suffit à projeter le jardin dans le monde ou à ramener le monde dans les limites du jardin. Il suffit de lire *Rhododendron yakushimanum* pour comprendre qu'il s'agit d'un rhododendron japonais originaire de l'île de Yakushima. Un arbuste identifié par Jelena de Belder⁶, lors d'un voyage botanique qu'elle effectua au Japon en 1970.

Les vrais grands jardiniers ont le monde entier qui tourne dans leur jardin. Ce sont des passionnés. Les botanistes et autres chasseurs de plantes ont arpenté pour eux la planète, à la recherche des végétaux à adapter dans leurs jardins ou pouvant être à l'origine d'hybridations aux floraisons plus longues ou décalées dans la saison, plus colorées, plus parfumées et même, parfois, plus résistantes que leurs parents.

Je suis sensible au fait qu'un jardin échelonne ses floraisons tout au long de l'année, surtout en hiver. Dans mon jardin de Normandie, les mahonias et les hamamélis perdent leurs fleurs en janvier avant d'être relayés par les camélias. Et je ne peux m'empêcher d'imaginer ce jardin sans la floraison des camélias. Je pense à Robert Fortune⁷ (1813-1880), botaniste écossais qui, déguisé en mandarin, s'était rendu dans l'empire du Milieu pour tenter de percer les secrets du thé produit par *Camellia sinensis*, le théier de Chine,

sapling remains scrawny for a year? It is often recommended that it be uprooted and replaced with another.

The problem of designing a public garden is based on a misunderstanding that would like its execution procedures to be exactly modeled on those of the architecture. The plans may be calculated to the nearest millimetre for the structure of the garden, but cannot take into account the randomness of a planting, the silhouette of a tree planned for place X and which turns out to be more appropriate in place Y. At the end of the work, an inventory plan of the plantings is inconceivable, and even if it is based on reality, it has no long-term value. If I try to pacify the coexistence of plants, my influence stops as soon as a slightly stronger gust of wind takes the top off a tree or a late frost causes the viburnum flowers to fall prematurely.

The debate between private and public gardens does not interest me. I prefer to present their complementary nature here and consider the private garden as an experimental laboratory from which my work in public gardens benefits.

It is difficult to lie in a garden. Even social barriers cannot resist these enclosures in which plants attract people with a passion for their beauty, regardless of their station in life. People may say, "I don't like forsythias", or "I hate purple". They would never dare shout from the rooftops "I don't like Fabrice Hyber". This is true freedom. In a garden, dialogue is immediate, rapid exchanges studded with happy or unhappy experiences, advice, Latin names in the only universal language that, thanks to Linné's genius, allows us to name plants in two words. Names that, when read, project the garden into the world or bring the world into the confines of the garden. You only have to read *Rhododendron yakushimanum* to understand that you are looking at a Japanese rhododendron from the island of Yakushima, a shrub identified by Jelena de Belder⁶ during a botanical trip through Japan in 1970.

The really great gardeners have the entire world in their gardens. They are enthusiasts. Botanists and other plant hunters have scoured the world for them, looking for plants that can be adapted in their gardens or used for hybridizations for longer or delayed flowering, more colorful, with a more intense scent and even, sometimes, more resistant than their parents.

I am sensitive to the fact that a garden staggers its blooms all year round, especially in winter. In my Normandy garden, themahonias and witch hazel finish flowering in January, just in time to be replaced by the camellias. And I can't imagine this garden without flowering camellias. I think of Robert Fortune⁷ (1813-1880), the Scottish botanist who, disguised as a Chinaman, went to the Middle Kingdom in a bid to uncover the secrets of the tea produced by *Camellia sinensis*, the Chinese tea plant, of thousands of whose seeds and plants he brought back to Calcutta. Cultivated on the slopes of the Himalayas, *Camellia sinensis* was set to transform the traditional landscape into a tea production landscape while its hybrids were added to gardens for no other reason than their beauty. I find it fascinating that plants discovered for gardens often followed those from landscapes used in production.

⁶ Botanistes, dendrologues, Jelena et Robert De Belder ont acclimaté nombre d'espèces ligneuses et d'herbacées dans leur arboretum de Kalmthout et le domaine d'Hemelrijk (Belgique), dont certaines ont servi à produire des hybrides, pour obtenir des cultivars de plantes ligneuses d'intérêt ornemental, en particulier dans les genres *Hamamelis*, *Hydrangea*, *Prunus*, *Malus*, *Pyrus* et *Rhododendron*. À lire : Diane Adriaenssen, *Jelena et Robert De Belder, généreux comme la nature elle-même*, éditions Hayez Laconti, 2005.

⁷ Cf. *Le Vagabond des fleurs*, de Robert Fortune, Petite Bibliothèque Payot, 2003.

⁶ Botanists and dendrologists, Jelena and Robert De Belder acclimatized a number of woody and herbaceous species in their arboretum in Kalmthout and the Hemelrijk estate (Belgium) including some used to produce hybrids, in order to create cultivars of woody plants of ornamental interest, particularly in the following genera: *Hamamelis*, *Hydrangea*, *Prunus*, *Malus*, *Pyrus* and *Rhododendron*. Read: Diane Adriaenssen, *Jelena and Robert De Belder, Generous as Nature Herself*, Hayez Laconti publishers, 2005.

⁷ See Robert Fortune, *Three Years' Wanderings in the Northern Provinces of China*, Bibliobazaar, 2009.



Jardin/garden: Woolton House (Hampshire, Royaume-Uni/United Kingdom) – inondation d'une pelouse autour d'un bassin existant, construction de murs en briques pour vignes et nouveau potager/flooding of a lawn around an existing lake, construction of brick walls for vines and new vegetable garden. Projet/project 1995 – Photos 2005

dont il rapporta des milliers de graines et de plants à Calcutta. Mis en culture sur les coteaux de l'Himalaya, *Camellia sinensis* devait transformer le paysage traditionnel en paysage producteur de thé quand ses hybrides intégreraient les jardins sans autre vocation que celle du plaisir. Je trouve passionnant que les végétaux découverts pour les jardins aient souvent suivi ceux du paysage utilisés pour la production.

L'évolution des jardins ne se lit plus à travers un style ou un autre mais davantage dans leur gestion. À la contrainte d'un entretien minimal en termes de personnel, doit répondre l'agencement des végétaux entre eux – éviter qu'une espèce ne finisse par faire trop d'ombre à une autre, ménager des zones de lumière « durables », limiter la pousse des adventices par des plantations capables de les contenir, rechercher les végétaux les mieux adaptés à un type de sol donné mais aussi à la force grandissante des vents et aux fluctuations climatiques, dernière donnée difficile à anticiper. À ces nécessités d'ordre économique et climatique se greffent celles de la gestion de l'eau : drainer, assainir, recueillir, redistribuer... Autant de mécanismes mis en œuvre dont les structures intègrent le dessin, l'ordonnent aussi. Au cœur de ces contraintes que je vois comme étant les nouvelles potentialités du jardin, le geste de création contemporaine doit surtout au travail des obtenteurs⁸. Je me souviens de l'engouement pour les jardins blancs, les jardins gris... qui m'ont souvent ennuyé. Dès mes débuts, j'ai recherché et planté des hybrides et des cultivars colorés sans lesquels les jardins dits « d'hiver » ne pourraient exister. Je ne me lasse pas d'aller dans les pépinières et de tomber sur des variétés de bambous sacrés orange, d'orangers du Mexique au feuillage jaune éclatant, de cornouillers aux bois rouge vif, de sureaux jaunes ou noirs... Une multitude de plantes apparues

⁸ Celui qui a produit, par hasard ou par sélection volontaire, un cultivar [plante suffisamment stable, homogène et distincte dans son espèce des autres variants pour qu'on puisse la considérer comme une variété nouvelle].

Changes in gardens no longer concern a style but more their management. The limitation of minimal upkeep in terms of personnel leads to plants being organized among themselves – avoiding one species ending up casting too much of a shadow on another, creating “sustainable” areas of light, limiting the growth of weeds through plantings that are able to restrain them, searching for plants best suited to a certain type of soil but also to the increasing strength of winds and climatic fluctuations, this last variable difficult to anticipate. In addition to these economic and climatic restrictions comes water management: drainage, sanitation, collection, redistribution, etc. All mechanisms implemented with structures as part of the design, even ordering it. At the heart of these restrictions that I see as new potential in the garden, the act of contemporary creation is above all the result of the work of plant breeders⁸.

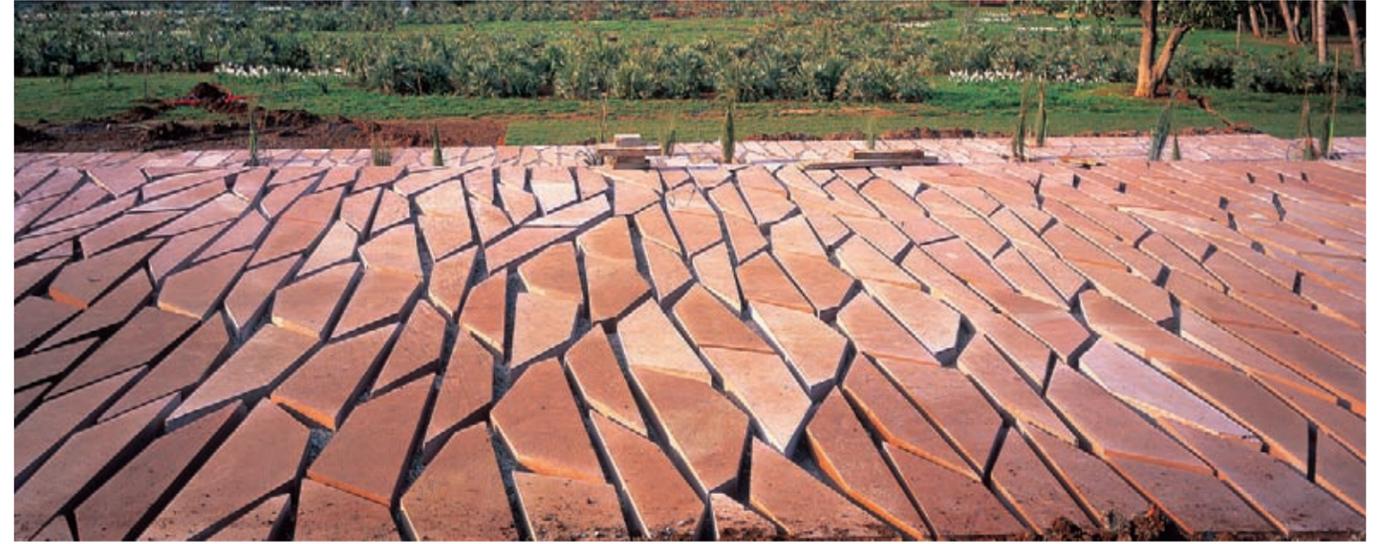
I remember the fad of white gardens, grey gardens, etc. which often bored me. From my beginnings as a gardener, I searched for and planted colourful hybrids and cultivars without which so-called “winter” gardens could not exist. I never tire of going into nurseries and finding varieties of orange sacred bamboo, Mexican orange trees with dazzling yellow leaves, dogwood with bright red trunks and branches, yellow or black elder trees... A multitude of plants which emerged on the market in the last 20 years. In terms of creation, this diversity is much more interesting than the never-ending stainless steel seats with reinvented shapes or the latest range of *faux* wicker items.

I would like to use all these new plants in public gardens instead of the environmental corridors that are so popular with many project managers, despite their delicate management

⁸ Those who produce by chance or by deliberate selection a cultivar [a plant sufficiently stable, homogenous and distinct in its species from other variants that can be considered a new variety].



Jardin/garden: Aramon Le Plaisir (Gard) – jardin sec, ruissellement des eaux pluviales entre les dalles de béton/dry garden, rain water streaming between the concrete slabs. Projet/project 1996 – Photos 1997, 1998, 1999



Jardin/garden: Mer Méditerranée/Mediterranean Sea – terrasse, parking et accès à la maison, récupération des eaux hivernales par les interstices des dalles. Stockée dans un réservoir enterré de 1.000 m³ l'eau est utilisée pour l'arrosage estival/terrace, car park and access to the house, recovery of winter water through the cracks in the slabs. Stored in a sunken tank of 1,000 m³. The water is used for watering in summer. Projet/project 2005 – Photos 2007, 2008, 2009





Jardin/garden: Varengeville-sur-Mer – élagage et taille des arbres existants, des plantations nouvelles/pruning and cutting back existing trees and new plantations.
 Projet/project 1982 – Photos de l'hiver 2003 à l'automne 2007/photos taken from winter 2003 to fall 2007





sur le marché au cours de ces vingt dernières années. En termes de création, cette diversité est autrement plus intéressante que les sempiternels sièges en inox aux formes revisités ou que les toutes dernières gammes d’objets en imitation d’osier tressé.

J’aimerais que ces nouvelles plantes entrent dans les jardins publics à la place des couloirs écologiques prisés par de nombreuses maîtrises d’ouvrages bien qu’ils requièrent une gestion délicate. D’autant que pour tenir leur rôle, ces couloirs devraient rester inaccessibles, donc en dehors de l’espace public. Pourquoi ne pas réserver des zones en gazon synthétique là où marcheurs et sportifs piétinent, passent et repassent. Pourquoi ne pas planter des pelouses douces en *Zoysia* qui serait désherbé à la main le temps de s’installer. En particulier dans les quartiers délaissés qui héritent systématiquement de prairies de trèfle dont la tonte estivale prive les enfants du plaisir des roulades, bien loin de toute image évoquant une prairie accueillante.

DES LIMITES PRECISES ENTRE NATURE, JARDIN ET PAYSAGE

Loin de moi la tentation de voir la nature sous un quelconque angle édénique. Souvent hostile, elle n’est ni accueillante, ni confortable. Autant de raisons qui ont poussé l’homme à la domestiquer, voire à l’anéantir. Parfois, à force de se rebeller, elle met en place des stratégies aux rouages mystérieux. C’est le cas du marais de Larchant (Seine-et-Marne) où, dans les

requirements. Especially given the fact that, in order to play their part, these corridors must remain off-limits, thus excluded from the public space. Why not put aside spaces with artificial lawns where walkers and people doing sports come and go. Why not plant soft lawns in *Zoysia*, which could be hand-weeded? Particularly in some of the disadvantaged areas that systematically get allotted clover lawns. Their summer mowing deprives the children of any chance of rolling in the grass; a far cry from any image of a welcoming prairie.

CLEAR LIMITS BETWEEN NATURE, GARDENS AND LANDSCAPES

Far be it for me to view nature from an Eden-like angle. Nature is often hostile and is neither welcoming nor comfortable. This is why mankind has domesticated it, or even destroyed it. Sometimes, in its rebellion, it uses mysterious strategies. This is the case at the Larchant marsh (Seine-et-Marne) where, in the 1980s, I worked upon the request of the owners, Jean-Charles de Moustier and his sister Sybille Friedel, under the company Société du Marais de Larchant.

This marsh is an enigma. Since the Middle Ages, no-one has been able to predict the alternating periods during which the water level varies by 1.5 metres. At the penultimate rise, the water overflowed everywhere, flooded houses, burst the swimming pool and destroyed all the trees. Left in a state of abandon in the 1960s and 1970s, the marsh was threatened

Jardin/garden: Méry-sur-Oise (Val-d’Oise) – lisière ensoleillée : décaissement de la prairie fauchée, terrassement des chemins enherbés à la limite des zones inondables et plantation du talus sec/ sunny edge: embanking of the mown meadow, excavation of grassy paths bordering on flood areas and plantation on a dry slope. Projet/project 1996 – Photo 2000

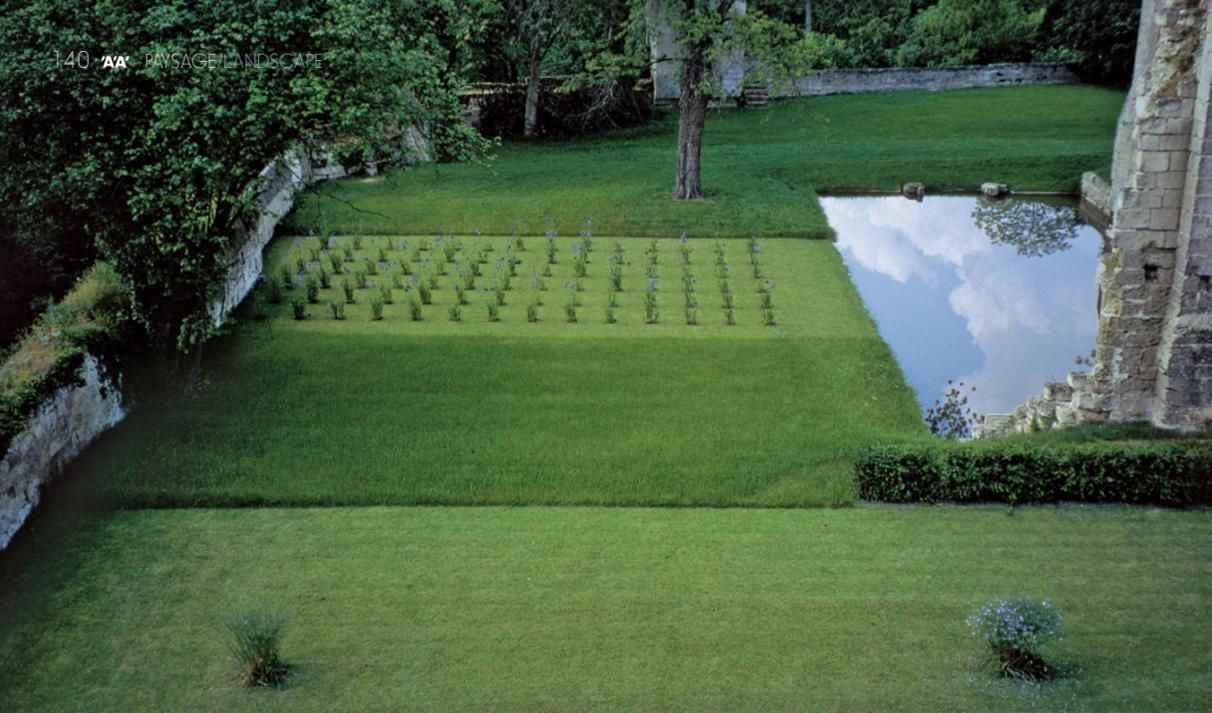
années 1980, je suis intervenu à la demande des propriétaires, Jean-Charles de Moustier et sa sœur Sybille Friedel, réunis dans la Société du marais de Larchant.

Ce marais est une énigme. Personne, depuis le Moyen Âge, n’a pu prévoir l’alternance des périodes au cours desquelles le niveau de l’eau varie de 1,5 mètre. Lors de son avant-dernière remontée, l’eau était sortie de partout, avait inondé les maisons, fait exploser la piscine, détruit toutes les plantations d’arbres. Laisse à l’abandon au cours des années 1960-1970, le marais était menacé d’eutrophisation due à l’amoncellement des débris organiques qui, lentement, asphyxiaient l’eau. Au cours de leur jeunesse, Jean-Charles de Moustier et Sybille Friedel ont développé une relation intime avec le marais, aussi en connaissent-ils tout le potentiel, savent d’instinct que sa survie ne peut s’obtenir qu’avec lui, et non contre lui. Avec sa propre énergie, ses fluctuations, sa capacité à résister aux périodes de sécheresse comme à celles d’extrême humidité. Avec sa faune et sa flore particulières. Leur démarche s’inscrit alors à l’opposé de toutes les tentatives restées vaines, du XI^e siècle aux années 1930, pour l’assécher. Mon travail était d’établir un lien végétal entre les maisons (dont celle construite par l’architecte Pierre Vago⁹) et le marais, de reprendre les berges et de les

with eutrophication due to the accumulation of organic debris which was slowly suffocating the water. In their youth, Jean-Charles de Moustier and Sybille Friedel developed a close relationship with the marsh. They were aware of its full potential and instinctively knew that its survival could only be achieved by working with it, not against it. With its own energy, fluctuations, capacity to resist droughts and extremely humid periods. With its specific fauna and flora. Their approach is the opposite of all the failed attempts, from the 11th century to the 1930s, to drain it. My work was to create a vegetal link between the houses (including the house built by the architect Pierre Vago⁹) and the marsh, to re-instate the banks and plant each one differently. Upon the request of the owners, the marsh was listed as a *Réserve naturelle volontaire* (voluntary natural reserve) in 1988 then, 20 years later, as a *Réserve naturelle régionale* (regional natural reserve). This “extraordinary” act demonstrates how a landscape progressively reverts to a natural environment.

⁹ Pierre Vago (1910-2002) collabore à la revue *L'Architecture d'aujourd'hui* à partir de 1930. Il en sera le premier rédacteur en chef de 1932 à 1939 et de 1945 à 1947, et président du comité jusqu’en 1975. Il fut secrétaire général de l’Union internationale des architectes (UIA) de 1948 à 1968.

⁹ Pierre Vago (1910-2002) worked on *L'Architecture d'Aujourd'hui* as of 1930, and was the first editor-in-chief from 1932 to 1939 and from 1945 to 1947 and chairman of the committee until 1975. He was secretary general of the International Union of Architects (UIA) from 1948 to 1968.



planter toutes différemment les unes des autres. À la demande des propriétaires, le marais est classé Réserve naturelle volontaire en 1988 puis, vingt ans plus tard, Réserve naturelle régionale. Geste «extraordinaire» qui permet d’observer un paysage retourner progressivement à l’état de milieu naturel.

En 2009, j’ai pu montrer à l’Espace Electra¹⁰ des saules à disques provenant du marais, Sybille Friedel ayant immédiatement (toujours la fulgurance ou le «précipité» cher à Laurent Le Bon, commissaire de l’exposition) accepté de les prélever. Ce phénomène de racines en disque n’a été observé qu’au seul marais de Larchant. Il fait partie de ces stratégies mystérieuses, évoquées plus haut, grâce auxquelles les saules ont pu s’adapter aux fluctuations des eaux. Un jour, Francis Hallé¹¹ et Christophe Drénou¹² sauront expliquer ce phénomène tout en lui conservant sa part de rêve.

PAYSAGE RURAL ET PROJET D’AFFINITÉS

En 2000, j’ai la chance d’être sollicité par William Kriegel pour transformer un ranch qu’il vient d’acquérir dans le Montana, à Dillon. J’admire ce maître d’ouvrage, rapide et atypique, qui s’est pris de passion pour l’éthologie, une méthode douce d’élevage des chevaux. Dix ans plus tôt, il m’avait confié la réalisation du haras de La Cense, à Rochefort-en-Yvelines. Ce nouveau projet d’affinités, comme je désigne «*les terres qui ont été fertiles en amitié*», concerne 36.000 hectares jusqu’alors exclusivement consacrés à l’élevage de bovins. Terre aride qui ne reçoit que 40 centimètres d’eau pluviale par an, où souffle constamment un vent glacial, où la neige tombe quasi quotidiennement, même en plein été. Le désir de William Kriegel est d’y associer un élevage de chevaux

In 2009, I was able to show “disk willows” from the marsh at the Espace Electra¹⁰, Sybille Friedel having immediately (again, the dazzling ephemerality or the haste dear to Laurent Le Bon, curator of the exhibition) agreed to provide samples. This phenomenon of disk-shaped roots has only been discovered at the Larchant marsh. It is part of these aforementioned mysterious strategies, thanks to which the willows were able to adapt to the fluctuations of the water. One day, Francis Hallé¹¹ and Christophe Drénou¹² will be able to explain the phenomenon, while keeping part of the mystery alive.

RURAL LANDSCAPE AND AFFINITY PROJECTS

In 2000, I had the luck to be contacted by William Kriegel to transform a ranch that he had just acquired in Dillon, Montana. I admire this decisive and atypical client, who is passionate about ethology, a gentle breeding method for horses. Ten years earlier, he entrusted me with the creation of the Haras de la Cense, in Rochefort-en-Yvelines. This new project of affinities, that I call “land that has been fertile in friendship”, concerns 36,000 hectares up until now exclusively devoted to cattle rearing. An arid land that only gets 40 centimetres of rain water a year, where a freezing wind blows constantly and there is snowfall almost every day, even in summer. William Kriegel wanted to breed quarter horses and apply ethology methods for their training. Upon my arrival, I knew that the new configuration of the land – transformed into a rural landscape for breeding – must be hinged, linked, around the triple presence of water. Water from the long state canal supplied in summer by the immense Clark Canyon reservoir, water from Lovells Lake, a hot water lake supplied by sources near Yellowstone Park, water from the new creeks, raging torrents circulating around rocks, whose presence I would mark out by planting willow cuttings.

¹⁰ Pascal Cribier, *les racines ont des feuilles...*, exposition à l’Espace Electra, Paris, 15 mai - 28 septembre 2008. Commissariat : Laurent Le Bon, conservateur du patrimoine.

¹¹ Botaniste, biologiste, spécialiste de l’architecture des arbres et de l’écologie des forêts tropicales humides, Francis Hallé a, entre autres, écrit *Plaidoyer pour l’arbre*, éditions Actes Sud, 2005.

¹² Ingénieur à l’Institut pour le développement forestier, Christophe Drénou enseigne la biologie de l’arbre à l’École nationale supérieure d’architecture de Versailles et à l’Institut national des sciences appliquées de Toulouse. Il a dirigé l’ouvrage *Les Racines. Face cachée des arbres*, éditions Institut pour le développement forestier, 2006.



Jardin/garden: donjon de Vez (Oise) – nouveau bassin à l’emplacement d’une ancienne bâtisse, nouveau terrassement préfigurant les tantes différenciées/ new basin on the site of an old building, new excavation work prefiguring different levels of mowing. Projet/project 1989 – Photo 1991

Jardin/garden: Méry-sur-Oise (Val-d’Oise) – bosquet des latitudes : mur du potager conservé, frênes et sorbiers pleureurs greffés à 5,30 m, cannes d’arrosage agricole tendues à 2,80 m, chemin en béton pour l’entretien/ wall of the vegetable garden saved, ash and weeping mountain ash grafted at 5.30 m, agricultural watering rods stretched to 2.80 m, concrete path for maintenance. Projet/project 1996 – Photo 2000

de la race *quarter horse* et d’appliquer les méthodes de l’éthologie pour leur dressage. Dès mon arrivée, je sais que la nouvelle configuration des lieux – paysage rural, puisque transformé pour l’élevage – doit s’articuler, se nouer autour de la triple présence de l’eau. Celle du long canal d’État alimenté en été par l’immense réservoir de Clark Canyon ; celle du Lovells Lake, lac d’eau chaude provenant de sources à proximité du parc de Yellowstone ; celle des nouveaux *creeks*, torrents impétueux circulant dans les rochers dont je signalerai la présence en plantant des boutures de saules. Le nouvel accès au ranch devra suivre le canal ; William Kriegel obtient l’autorisation d’emprunter une partie de la route auparavant réservée aux services d’entretien du canal. Depuis cette nouvelle route, le paysage est redessiné par des terrassements subtils afin d’atténuer la présence des bâtiments et de laisser le champ visuel à la seule immensité de l’horizon et du ciel. Cette place publique, centre névralgique du ranch, est matérialisée par un abreuvoir autour duquel se retrouvent les gens des chevaux et ceux des vaches. Une manière de régler la façon dont chacun est appelé à côtoyer l’autre et de ménager les éventuelles susceptibilités. Dessinée au millimètre près, la géométrie de l’abreuvoir intègre celle du paysage, renvoi optique entre les angles et les sommets des montagnes, des horizontales et du vide linéaire. Qu’il neige ou qu’il gèle, l’eau, captée depuis le Lovells Lake, y demeure tiède. Mon obsession d’utiliser les énergies des lieux dans lesquels j’interviens s’est manifestée ici par la contribution d’un charpentier exceptionnel qui a construit l’abreuvoir, pour un coût minimum, en récupérant d’anciens planchers, l’ensemble tenant par un système de câbles d’acier. La température constante de l’eau évitant tout problème de dilatation. C’est le genre de solutions un peu bricolées que j’aime adapter à l’extérieur. Pour un jardin réalisé en Angleterre¹³, j’ai pu confier l’élévation de murs à des briquetiers de la région dont c’était la spécialité ; à Aramon (Gard), un artisan m’a aidé à concevoir un système d’irrigation en béton extrêmement simple, juste parce qu’il connaissait parfaitement son métier ; dans la région de Lyon, Patrick Écoutin s’est adressé à un serrurier qui a réalisé en un tournemain les huisseries d’un aménagement que nous réalisons en zone industrielle. En 1996, je visite le site,

The new access to the ranch was to follow the canal; William Kriegel obtained the authorization to use part of the road previously reserved for canal maintenance services. From this new road, the landscape was redesigned with subtle earthworks in order to reduce the presence of the buildings and leave an open, uninterrupted view of sky and horizon. This public place, the nerve center of the ranch, was marked out by a watering place around which the horse people and the cattle people meet. This was a way to regulate how each person has dealings with others and to avoid any possible conflicts. Designed to the nearest millimetre, the watering place’s geometry integrates the geometry of the landscape; it is an optical reference between the angles and tops of the mountains, of horizontal lines and of the linear void. Come snow or ice, the water from Lovells Lake remains tepid there. My obsession of using the energy sources of the sites on which I work was demonstrated here through the contribution of an exceptional carpenter who built the watering place for a minimum cost, by recovering old planks and holding them together with a system of steel cables. The water’s constant temperature avoids any problems due to expansion. I enjoy adapting these tinkered solutions to the outdoors. For a garden in England¹³, I entrusted the erection of the walls to local specialist brick makers; in Aramon (Gard), a craftsman helped me to design an extremely simple concrete irrigation system just because he knew his profession so well; in the Lyon region, Patrick Écoutin worked with a hardware specialist who created in no time at all the door and window frames of a development we were working on in an industrial zone. In 1996, I visited the site, previously classified as an “army off-limits zone”¹⁴ at Méry-sur-Oise (Val-d’Oise). The ground is studded with 50-centimetre-high mole holes, bald cypress trees 20 metres tall and the presence of water is everywhere. A water treatment plant using nanofiltration ensures that the water is pH neutral¹⁵, only slightly chlorinated. The site presents such strong energies that the idea of an experimental garden focusing on the effect of the various forms of water on the vegetation is obvious. Delivered on 20 June 2000, at 8 p.m., the garden would be deprived of water 18 months later. Since then, spontaneous nature has taken over.

¹³ Woolton House, Hampshire. Development of a 150-hectare garden in 1995.

¹⁴ A stock of water had been constituted in case of a terrorist attack in the Oise region.

¹⁵ Hydrogen potential: indicating the acidity (pH inferior to 7) or alkalinity (pH superior to 7) of a solution.

¹³ Woolton House, Hampshire. Aménagement d’un jardin de 150 hectares en 1995.



Paysage/landscape: Dillon, Montana, États-Unis/USA – construction de l'abreuvoir, des clôtures et des bâtiments/
construction of the watering hole, fencing and buildings. Projet/project 1999 – Photo 2001

Paysage/landscape: Dillon, Montana, États-Unis/USA – reconfiguration des berges du lac de retenue des eaux naturellement chaudes/
reconfiguration of the banks of the storage reservoir for naturally hot water. Projet/project 1999 – Photo 2001



Paysage/landscape: Dillon, Montana, États-Unis/USA – programmation : nouveaux accès et nouvelles constructions ; nouvelles routes et nouveaux modes
d'exploitation/programming: new access routes and new constructions, new roads and new operating methods. Projet/project 1999 – Photo 2001





Paysage/landscape: Bonnelles [Yvelines] – stationnement mutualisé pour l'école primaire, les terrains de sport et le préau municipal/pooled parking for the primary school, sports grounds and the municipal playground. Projet/project 1993 – Photo 1996

anciennement « secret défense »¹⁴, de Méry-sur-Oise (Val-d'Oise). Le sol est constellé de taupinières de 50 centimètres de haut, les cyprès chauves mesurent près de 20 mètres, l'eau sourd de partout. La présence d'une usine de traitement des eaux par nanofiltration garantit une eau au pH neutre¹⁵, peu chlorée. L'évidence des énergies du lieu est telle que l'idée d'un jardin expérimental autour des sensibilités des végétaux aux différentes formes d'eau s'impose. Livré le 20 juin 2000, à 20 heures, le jardin sera privé d'eau 18 mois plus tard. Depuis, la nature impulsive a repris ses droits.

PAYSAGE INDUSTRIEL

Mon implication dans le domaine très particulier de la requalification des zones industrielles a débuté en 1997, par une série de projets menés avec l'urbaniste Patrick Écoutin pour la Communauté urbaine de Lyon. Très vite, il nous est apparu que nous serions régulièrement amenés à détourner, contourner subtilement et avec une patience infinie les intentions des maîtrises d'ouvrages. Que notre travail sur les équipements lourds, les échangeurs, les talus, les limites de voies ferrées, les fonds de zones industrielles, ne serait pas dans l'habillage, mais au contraire dans l'effacement. Plutôt que de seulement réfléchir aux embouteillages du côté des automobilistes, nous avons cherché à comprendre ce qu'ils représentent en termes de mode de vie pour les piétons. La méthode tient dans un premier temps de la quête d'indices. Aller sur place, relever les traces de passages sur les rambardes empruntées pour traverser un échangeur (il y a toujours un endroit où le manque de peinture signale le frottement régulier des fonds de pantalon), pointer les bordures de ronds-points descellées par les allers-retours des piétons. Autant de traversées sauvages au milieu des voitures et des camions, autant de raisons d'imaginer des cheminements adaptés aux besoins.

INDUSTRIAL LANDSCAPE

My involvement in the very specific field of the requalification of industrial areas began in 1997, through a series of projects conducted with Patrick Écoutin for the Lyon urban community. Very quickly, we realized that we would very often have to twist and subtly circumvent with infinite patience the intentions of the contracting authorities. That our work on the heavy plant infrastructure, embankments, borders of railway lines or land in industrial zones would not aim to dress up, but on the contrary, to camouflage. Rather than only thinking of traffic jams as motorists do, we tried to understand what they represent in terms of uses for pedestrians. The method involved an initial fact-finding mission. Going to the site, looking for traces of people going over the guardrails to cross an interchange (there is always somewhere where the lack of paint shows the regular rubbing of trouser bottoms), and identifying the borders of roundabouts broken through by the comings and goings of pedestrians. So many unauthorized crossings in the middle of cars and trucks, so many reasons to design pathways suited to pedestrians' needs. Regardless of the issues concerning working on these dingy landscapes, these clues always reveal forgotten, denied, hidden aspects of an extremely violent and always chaotic history. In the 1970s, many industries, which were set up outside of urban planning programs, built their factories on land outside towns. These areas, often proliferating but environmentally fragile, have suffered from the dangerous practices of many a manufacturer for years. The PCB contamination of the river Rhône, officially recorded in 2007, is an example of this. In Saint-Genis-Laval, the Lyon urban community wanted to requalify the industrial zone of La Mouche, named after a river that had become invisible. As is often the case in this type of area, the sources were directed underground to the sewers. Displaying patience and above all ingenuity, Patrick Écoutin succeeded in finding the sources leading to the river. Making the most of August and the shut-down of industries, he went to each of the manhole covers to listen for water flowing. No sound for industry wastewater, but much sound when a source

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

1953 Naissance à Louviers (Eure)

1972 Commence à jardiner à Varengeville-sur-Mer

1978 Diplôme d'architecte DPLG

1978 - 1982 Occupe des emplois successifs en pépinières et entreprises de jardin

2005 Suscite la création d'APTEC M.O. avec les ingénieurs Jean-Marie David et Jean-Paul Bonroy, Associés à des botanistes, à des hydrologues et à l'urbaniste Patrick Écoutin

2008 *Les Racines ont des feuilles*, exposition personnelle à l'Espace Electra, Paris, du 15 mai au 28 septembre

2009 Publication de la monographie *Pascal Cribier, itinéraires d'un jardinier* aux Éditions Xavier Barral (réédition 2^e semestre 2011)

BIOGRAPHY

1953 Born in Louviers (Eure)

1972 Began as a gardener in Varengeville-sur-Mer

1978 Graduated as a state-qualified architect

1978 - 1982 Held various positions in nurseries and gardening companies

2005 Brings about the creation of APTEC M.O. with engineers Jean-Marie David and Jean-Paul Bonroy, working with botanists, hydrologists and urban planner Patrick Écoutin

2008 *Les Racines ont des feuilles*, personal exhibition at the Espace Electra, Paris, from 15 May to 28 September

2009 Publication of the monograph *Pascal Cribier, itinéraires d'un jardinier*, Éditions Xavier Barral (new edition, 2nd semester 2011)

Paysage/landscape: Saint-Genis-Laval et Irigny (Rhône) – piste cyclable sur chaussée rétrécie, trottoirs perméables, plantations d'opportunité/cycle path on a narrow lane, permeable sidewalks, opportunity plantations. Projet/project 1998 – Photos 2008

Quelle que soit la problématique d'une intervention dans ces paysages mités, ces indices révèlent toujours des pans oubliés, niés, cachés, d'une histoire extrêmement violente, toujours chaotique. Au cours des années 1970, de nombreuses industries, dont les installations n'avaient pas été prévues par les plans d'urbanisation, ont élu domicile sur des terrains à l'extérieur des villes. Souvent foisonnantes mais écologiquement fragiles, ces zones ont subi des années durant les pratiques dangereuses de nombre d'industriels. La contamination du Rhône au pyralène, officiellement révélée en 2007, en est un exemple.

À Saint-Genis-Laval, la Communauté urbaine de Lyon souhaitait requalifier la zone industrielle de La Mouche, du nom d'une rivière devenue invisible. Comme souvent dans ce type d'endroit, les sources étaient conduites souterrainement aux égouts. À force de patience et surtout d'ingéniosité, Patrick Écoutin est parvenu à retrouver les sources menant à la rivière. Profitant du mois d'août et de l'arrêt des industries, il s'est rendu sur chacun des tampons d'égouts pour écouter si l'eau y circulait. Silencieux quand il s'agissait des eaux rejetées par les industries, sonore dès lors qu'une source continuait à s'y déverser. Au bout de deux ans, nous avons découvert un bout de rivière sous des dalles de béton. Comme toutes les autorisations dans le domaine public, celle de retirer ces dalles a fait l'objet de palabres interminables au terme desquelles ce bout de rivière a finalement retrouvé un peu d'air. Qu'advient-il plus tard ? La question est formulée par la simple présence de l'eau. Dans ces zones, les plantations d'arbres ne doivent surtout embêter personne. Leur présence incite naturellement au ralentissement des voitures, donc elles doivent être visibles sans être encombrantes. Quant aux arbres, ils ne doivent pas faire l'objet d'un quelconque entretien. Pour ces raisons, nous avons eu recours à des arbres fastigiés d'autant qu'ils répondent à notre désir de ne pas cacher, de ne pas dissimuler, mais de laisser voir et de comprendre ces usines inaccessibles.

Dans ces lieux malades, j'ai la conviction que seule l'efficacité a un sens, qu'il ne peut être question, à coups de surenchère d'aménagements ou de mobilier urbain surdesigné, d'occulter, de mentir quant à la vérité de ce que disent ces paysages. De ce qu'ils deviendront. ●

continued to flow into it. After two years, we discovered a section of river under concrete slabs. As with all authorizations in the public sector, that concerning the removal of these slabs was subject to never-ending talks following which this part of the river finally came up for air. What will happen later? The question is asked simply because of the presence of water. In these areas, tree plantings must not disturb people. Their presence naturally encourages cars to slow down, so they must be visible without being obstructive. The trees must not require any type of maintenance. For all these reasons, we used fastigiated trees, especially as they let us keep these areas visible, rather than concealing them, so as to allow the viewing and understanding of these inaccessible factories. In these sickly areas, I believe that only efficiency has a meaning and that it is pointless, through superfluous developments or over-designed urban furniture, to conceal, to lie about the truth told by these landscapes. About what they will become. ●

DANY SAUTOT

Auteur et commissaire d'exposition, spécialiste des jardins et des arts décoratifs. Author and exhibition commissioner, garden and decorative arts specialist.



14 Une réserve stockait les eaux en cas d'attentat terroriste visant l'Oise.

15 Potentiel d'hydrogène : indicateur de l'acidité (pH inférieur à 7) ou de l'alcalinité (pH supérieur à 7) d'une solution.